

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 14

Artikel: Une dernière forme de la bienfaisance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de l'Eglise n'est qu'une application de grandes vérités.

Il y a plusieurs lacunes dans ce résumé si succinct, mais telle est la substance de ce remarquable discours qui donne beaucoup à réfléchir.

Agréés, Messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.
G. B.

Une dernière forme de la bienfaisance.

Genève, 30 mars 1868.

La bienfaisance a de trop profondes racines au cœur de l'homme pour ne pas être de tous les siècles et de tous les pays; aussi, quoi qu'on en puisse dire, nous soutenons que cette vertu a précédé le christianisme, et que son origine se perd dans la nuit qui enveloppe encore le berceau de l'humanité.

L'antiquité l'a certainement connue et professée; le moyen-âge lui a donné une couleur chrétienne; plus tard, l'éroulement du système féodal, l'extension du commerce et de l'industrie, les tempêtes révolutionnaires ayant morcelé la plupart des grandes fortunes, et par conséquent contribué à une répartition plus égale du bien-être sur les classes laborieuses, la bienfaisance a dû s'organiser différemment, recourir à d'autres moyens, se mutualiser en quelque sorte, tandis que rien n'était moins nécessaire quand il n'y avait dans le monde que des seigneurs et des serfs, des pauvres et des riches.

Nous-même la voyons se modifier d'une année à l'autre et faire adroitement concourir le goût du beau, l'attraction du plaisir, les jouissances même de la vanité au profit des malheurs qui l'intéressent.

Les soirées littéraires et les concerts donnés dans un but philanthropique, sont dus à l'initiative de la classe moyenne qui joue maintenant le plus grand rôle dans notre société genevoise. A quelques exceptions près, les artistes et la foule empressée qui se rend à ces fêtes se recrutent dans ce milieu intelligent, actif, où se développent incessamment les forces vitales du pays.

Rapprochée de cette partie de notre population qu'une succession de crises politiques et industrielles jointe au déplacement de la fabrique d'horlogerie éprouvent si cruellement depuis plusieurs années, la bourgeoisie que tant de liens de famille, d'amitié, d'intérêt, attachent à ceux qui souffrent le plus du ralentissement des affaires, la bourgeoisie, disons-nous, doit naturellement s'émouvoir plus vite de ce malheureux état de choses que l'aristocratie, toujours un peu prévenue contre les ouvriers.

Connaissant aussi bien leur monde que leur époque, sachant d'ailleurs qu'on a usé et abusé des alertes à domicile au point de les rendre à peu près improductives, les personnes qui s'occupent de bienfaisance n'ont garde de se présenter au public un petit sac et un livret à la main.

Elles sont plus habiles.

Le plaisir est le dieu auquel on ne refuse aucune offrande; si rare que l'or puisse être il en pleut à toute heure sur ses autels; c'est donc le plaisir qui

doit être de nos jours l'appât de toute œuvre de charité collective si l'on veut qu'elle réussisse.

L'important, c'est de lui donner une forme qui satisfasse tous les âges et caresse la vanité de ceux qui n'ont pas d'autres mobiles.

Or, la musique a l'avantage de contenter tout le monde depuis qu'il est de bon ton de l'aimer; ceux qui la comprennent le moins se gardent bien d'en convenir, de peur de rencontrer la pitié dans tous les regards ou le dédain sur toute lèvre. Peu importe qu'ils s'ennuient dans un concert; il suffit qu'on les croie charmés, attendris; ce sont eux qui applaudissent le plus fort au risque de déchirer leurs gants. Outre que cela les pose bien dans le monde, la réputation de dilettante équivaut au fameux: « *Sesame, ouvre-toi!* » des *Mille et une nuit*.

Le dernier concert auquel nous avons assisté était donné en faveur de la *Société de secours allemande*; mais avant de parler des différents morceaux qui ont été exécutés avec un vrai talent, jetons un coup d'œil sur la *Salle de la Réformation*, assez récemment construite pour qu'il nous soit permis d'en dire quelques mots.

A l'extérieur, ce bâtiment sans fenêtres, sans colonnes, cette masse oblongue qui semble vouée au culte de l'ennui, est un modèle d'incomparable laideur. Il nous souvient d'avoir entendu des étrangers qui cherchaient quelle pouvait être la destination de cet édifice sans caractère, conclure que ce devait être une prison ou un hospice d'aliénés.

L'intérieur (savamment distribué, dit-on en vue de l'acoustique) a quelque chose de glacial qui serre le cœur et cause un indéfinissable malaise. — Malheur à qui cherche le beau, on a tout sacrifié à l'utile.

Est-ce un progrès? Nous ne le pensons pas.

La satisfaction des gens entre pour beaucoup dans le charme qu'on éprouve à l'audition d'un concert, d'un cours ou même d'un sermon; c'est pourquoi notre cathédrale de St-Pierre, si peu favorable à la voix est cependant le lieu où la parole d'un orateur et la musique sacrée ont le plus de puissance et le plus d'empire sur les âmes.

Dans la *Salle de la Réformation*, rien qui dispose le cœur au recueillement ou l'élève par une sorte d'extase vers une sphère où l'intérêt matériel ne doit pas être souverain. Tout dans la disposition de cette salle rappelle l'homme pratique, calculant assez rigoureusement l'espace pour n'en rien perdre sous prétexte d'élégance ou de beauté. Il est donc nécessaire que le talent des orateurs et des artistes supplée à cette absence de goût et fasse oublier la sécheresse et la monotonie d'une architecture qui ne repose que sur le principe de l'utilité. Ce tour de force a été brillamment accompli le 18 mars par l'orchestre de Beau-Rivage, M. Adler, M. K., M. Retor, M^{lle} Richard et la *Liederkranz*, sous la direction de M. Rotchy.

Si l'ouverture de *Fidelio*, celle du *Songe d'une nuit d'été*, le *Cocerto*, le *Cor d'Oberon*, la *Mélancolie* nous ont fait un plaisir infini, nous donnerons des éloges tout particuliers à M. Retor dans l'air de la *Création*, et à M^{lle} Richard qui ne doit pas être une

inconnue pour les abonnés du *Conteur*, puisqu'elle a été plusieurs fois entendue dans la cathédrale de Lausanne.

Outre que cette artiste possède une voix qu'on ne saurait oublier, la fille de notre grand poète épique est une musicienne consommée. Dans l'*Ave Maria* et dans le *Roi des Aulnes* elle a provoqué des salves d'applaudissements qui ont mis sa modestie à une rude épreuve. — M. Retor n'a pas été moins sympathique à l'auditoire ; il chante avec tant d'âme ce grand acte de la création de l'homme, que nous avons entendu près de nous des sceptiques regretter cet Eden auquel ils n'ont jamais cru. — Somme toute, le concert a parfaitement réussi, et comme la salle était comble, la *Société de secours*, au profit de laquelle il se donnait, pourra soulager quelques infortunés et tarir quelques larmes. Y.

Le *Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande*, est un journal sérieux, vous n'en doutez pas, chers lecteurs ; il traite ordinairement des questions scientifiques qui ne sont abordables qu'aux membres de la Faculté. Par fois, cependant, sur sa couverture jaune, et en compagnie de réclames de toute espèce, telle que celles concernant les bandages, clyso pompes, tire-lait, etc., de M. Schaltebrand ; l'établissement orthopédique de M. Jaccard ; les appareils électro-médicaux de MM. Cauderay frères, on trouve de spirituelles boutades du genre de celle-ci, dont le titre : *Variétés*, annonce qu'elles peuvent être lues avec plaisir par les personnes étrangères aux sciences médicales.

Permettez-moi, chers collègues, de vous présenter quelques confrères irréguliers : les uns, vrais oiseaux de passage ; les autres indigènes ; tous nombreux. — A tout seigneur, tout honneur ; commençons par l'Eglise. — Depuis l'apparition des pilules destinées à la guérison de l'âme et du corps, on a fait du chemin. Nous avons vu l'an dernier un membre honorable du clergé conseiller de repousser le choléra par l'action combinée de l'opium et du cachou. Cette composition, astringente et calmante à la fois, loin de dulcifier les humeurs, ralentit leur allure ; sous son influence les résidus digestifs ne doivent progresser qu'avec une lenteur pleine de majesté et ne sortir qu'en protestant en quelque sorte contre la force brutale du mouvement péristaltique. Ce que nos pharmaciens ont débité de ces pilules, c'est impossible à dire. Tout le monde en prit sur la foi du curé ; nul n'en mourut. Chez beaucoup cependant, elles eurent tant d'autorité sur le cours de la digestion que de vigoureux purgatifs, de puissants clysoïdes vinrent à la rescousse pour remettre à l'ordre des intestins récalcitrants.

Les médecins sont rares qui font irruption sur le domaine de la théologie et celle-ci ne s'en trouve que mieux ; qu'on imite leur sage réserve et que chacun reste chez soi. Une brochure sur le choléra publiée par un pasteur montre le bien-fondé de notre observation. Celui-là, jaloux du succès des pilules de cachou, ne craignit pas d'emboucher le cuivre de la réclame ; un pas de plus il était sur les tréteaux de la place, à côté des marchands d'orviétan ; il prit sa fine plume de Tolède et nous révéla son talent médical dans un traité sérieux de 46 pages d'impression. La lecture de cet opuscule est loin d'être aussi réjouissante que celle de la « Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion », ouvrage médico-religieux du XVII^e siècle ; on aperçoit toutefois des éclairs de gaieté dans les judicieux conseils que l'auteur donne à ses patients. On apprend qu'en temps d'épidémies il faut laisser de côté « l'usage des fruits huileux comme la prune » ;

plus loin, nous voyons que « le melon pris à jeun et arrosé d'un verre d'eau froide peut être malsain ». Entrant au cœur de la question, notre savant discute avec sagacité la nature du choléra ; nous lisons page 4, que « le choléra est contagieux sans l'être » ; l'énergie de cette déclaration catégorique fait le plus grand honneur à l'écrivain.

Poursuivons. Il affirme plus loin que le choléra est une fermentation ; or, dit-il, M. Pasteur a prouvé que pour soustraire les vins à une fermentation fâcheuse, il suffit de les élever à une température de 65° ; la conclusion qu'en tire notre pasteur à nous, c'est que pour guérir les cholériques il faut les tenir à ce même degré ; « tous les malades exposés à cette chaleur ont guéri sans exception » ; l'auteur néglige de nous dire à quel point de cuisson il faut les retirer du feu ; c'est ce que la prochaine édition de la *Cuisinière bourgeoise* ne manquera d'élucider. Captivé par le charme d'un style entraînant, le lecteur sans défiance ne voit pas le REMÈDE INFALLIBLE, embusqué au coin de la page 9, d'où il sort brusquement pour fondre sur un malade abandonné par la Faculté ; là, sous l'œil du spectateur surpris, se déroule tout un petit drame, qui se termine comme toujours par le triomphe de la vertu ; la drogue infallible après diverses péripéties palpitantes réduit à néant l'indigestion d'un maçon qui revient de toucher sa quinzaine. La mise en scène est convenable, l'action serrée, la morale saine et abondante ; un M. Laubie, qui reste dans les coulisses, est le traître qui fournit le poison, je veux dire le remède inconnu, mais infallible toujours.

La petite brochure fait remarquer que le médicament qu'elle prône a sur les pilules précédentes l'avantage d'être liquide, supériorité mise en relief avec une rare habileté par M. le pasteur, qui vit au sein d'un peuple de vigneros ; son remède se vend au litre. — Séduit par les promesses de l'opuscule, dont nous essayons de donner une analyse exacte, saisi par des attestations en due et bonne forme, le lecteur, qui voit le choléra dompté, s'est proposé de se munir en temps propice des précieuses bouteilles. Pourquoi faut-il qu'un indécot aveu vienne ruiner toutes ses espérances, en jetant dans son cœur les doutes les plus amers ! On lit, page 14, que la fiote pastorale sauve tant bien que mal la vie des malades !... Qu'on nous ramène à la revalésière !

L'ouvrage de M. Edmond About sur la *Grèce contemporaine* est plein de portraits qui, pour toucher à la caricature, n'en doivent pas moins être très exacts. La cour fantastique d'Othon, de Bavière, l'ex-roi de Grèce, épuisé par les fièvres, ahuri par les difficultés d'une situation politique insoluble, est esquissée avec une verve sans égale. Ecoutez surtout cette histoire sur la grande maîtresse du palais, M^{me} de Pluskow :

M^{me} de Pluskow est attachée à la personne de la reine et la suit partout comme une ombre. Lorsque la reine donne une audience, la baronne se tient à une distance respectueuse, immobile comme une statue. Elle sait, dans ces circonstances, se roidir d'une façon particulière qui pourrait faire illusion aux étrangers et leur persuader qu'elle est de bois.

Il y a tantôt deux ans, un conseiller d'Etat français, de passage à Athènes, fut présenté à la reine ; on présenta avec lui un artiste français. Contrairement à la coutume, c'était l'homme grave qui plaisantait son compagnon de voyage et qui s'amusait de sa naïveté. Pendant la présentation, l'artiste demanda au fonctionnaire :

— Quelle est donc cette dame qui se tient là-bas, dans l'ombre, auprès de la porte ?

— Cela ? chut ! c'est une dame de cire.

— Quoi ! une vraie dame de cire, [comme on en voit aux étalages des coiffeurs ?

— Sans doute. La cour de Grèce est pauvre : une grande-maîtresse du palais en chair et en os mangerait bien dix mille francs par an. En voilà une qui a coûté trois mille francs et ne mange rien.